

SUPPLÉMENT
DE LA SOIRÉE
DES
BOULEVARDS;

*Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Italiens, Ordinaires du Roi, le 10 Mai
1760.*

Le prix est de 30 sòls avec la Musique.



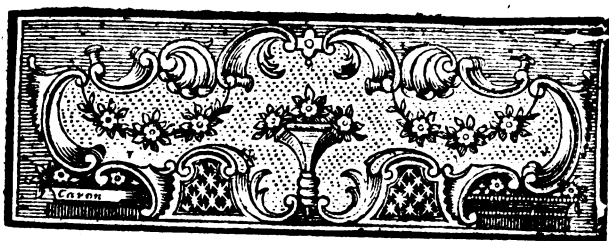
A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



ACTEURS.

L E CHEVALIER DE	M. Baletti.
VENTILLAC,	
L'ACTRICE,	Mlle. Catinon.
M. RACLE,	M. Desbrosses.
M. GUILLOCHE,	M. Le Jeune.
M. BRIDAUT,	M. Deheffe.
L'OPERATEUR,	M. Veronese, fils.
L'OPERATRICE,	Mlle. Desglands.
DIVERTISSANT,	M. le Clerc.
Monfieur ROGER,	M. Rochard.
Madame ROGER,	Me. Favart.
LA PETITE FILLE,	Mlle.
M. CABRE,	M. Deheffe.
M. DESBROCARDS,	M. Baletti.
Mlle. SAUTRIQUET,	Me. Bertinazzi.
Madame TRICOT,	Mlle. Desglands.
UN FIACRE, <i>yvre</i> ,	M. Deheffe.
LA MARIÉE DE VILLAGE,	Mlle. Catinon.
LE MARIÉ,	M. Le Jeune.
LA MERE DE LA MARIÉE,	Me. Bognoli.
LE COUSIN,	} M. Le Clerc.
LE GARÇON DE CAFFÉ,	
GARÇONS ET FILLES DE VILLAGE.	



SUPPLÉMENT
DE LA SOIRÉE
DES
BOULEVARDS.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC,
UNE ACTRICE.

LE CHEVALIER.

AH! ah! qu'est ce que je vois? Me
trompé-je? (*Il lit une affiche de la Co-
médie.*) Les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi donneront aujourd'hui la première
Représentation de.... Parbleu voilà qui est

A ij

4 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

singulier ! je ne voulois pas le croire , je ne le crois pas même encore... Mais cependant je vois une de leurs principales Actrices qui me paroît étudier un rôle. Mademoiselle , pardon , il est donc vrai que vous jouez sur les Boulevards ?

L'ACTRICE.

Oui , Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qui vous y oblige ?

L'ACTRICE.

La nécessité de rétablir notre Salle.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est plaisant ! comment vous qui êtes faite pour enchanter la Ville , vous daigneriez jouer sur les Remparts ?

L'ACTRICE.

Comment , Monsieur , je daignerois... ! Eh ! nous sommes trop heureux , mes camarades & moi , si nous pouvons y réussir ; le zèle ne dépend point de la différence des lieux. Ne retrouverons-nous pas ici ce même Public qui nous a tant de fois honorés de ses bontés ? Ne re-

DES BOULEVARDS. 5

trouvera-t-il pas ces mêmes Acteurs qui se font toujours efforcés de lui plaire : nous osons nous flatter que, bien loin de blâmer le parti que nous prenons aujourd'hui , il le regardera comme une nouvelle preuve de l'ardeur qui nous anime.

LE CHEVALIER.

Allons , allons , parlez vrai ; vous venez chercher ici le Public qui vous abandonne depuis longtems.

L'ACTRICE.

Je n'en disconviens pas , c'est un motif de plus pour nous : le Public a toujours été l'objet de nos vœux les plus ardens ; il est naturel d'employer tous les moyens pour se procurer la présence de ce que l'on aime.

LE CHEVALIER.

J'entends , vous-êtes comme la fleur héliotrope ; vous vous tournez du côté du soleil.

L'ACTRICE.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Sandis , vos intentions sont bonnes ;

A iij

6 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

mais je doute que le Public y réponde ; attendez-vous à des plaisanteries , je vous les annonce.

L'ACTRICE.

Des plaisanteries ? A propos de quoi ? On sçait que nous ne faisons rien sans l'aveu de nos Supérieurs , toujours prêts à seconder nos efforts , toujours attentifs à faire éclore les talens , à les protéger dès qu'ils paroissent. Eh ! que pourra-t-on dire ?

LE CHEVALIER.

Mais...

L'ACTRICE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Qu'en jouant sur les Boulevards , vous ferez à votre place.

L'ACTRICE.

Oui , nous ferons à notre place , si le Public daigne jeter sur nous un regard favorable : ces lieux honorés par le concours de tant de personnes respectables , peuvent-ils devenir avilissans pour nous ?

LE CHEVALIER.

Tout cela est bel & bon pour les gens

DES BOULEVARDS. 7

senfés , mais... Je vous avertis qu'il y a un certain Public dont les préjugés ne reconnoissent qu'un mérite local.... Entre nous , vous ne deviez pas quitter la Ville , au hazard d'y mourir de langueur : comptez que l'on vous en sçauroit gré.

L'ACTRICE.

Nous ne sommes pas tout-à-fait de ce sentiment-là.

LE CHEVALIER.

Vous deviez du moins redoubler vos soins ; car entre nous , on vous accuse de vous être un peu négligés.

L'ACTRICE.

Monsieur , nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous. Voici ce que j'aurois à répondre à cette portion de Public qui ne reconnoit qu'un mérite local.

F A B L E.

ON reprochoit à certains Jardiniers
Qu'ils ne retiroient rien de leurs arbres fruitiers,
Qu'ils laissoient tout languir jusques au moindre
arbuſte.

Maitre , le reproche est injuste ,
Vous nous grondez , & nous n'avons pas tort ,

A iv

§ SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Lui répondit un d'eux , nos jardins sont au Nord :

Nous n'épargnons ni dépenses , ni peines.

Les Zéphirs amoureux , messagers du Printemps ,

Privent notre terrain de leurs douces haleines ,

Nous travaillons en vain depuis longtems.

Pour voir naître les dons de Pomone & de Flore ,

Il faut que du matin les riantes couleurs

Amenent cet air frais qui précède l'aurore ,

Quand elle vient verser les perles sur nos fleurs.

Autant que je puis m'y connoître ,

Cette Fable avec nous a beaucoup de rapport.

Notre Théâtre est le jardin au Nord ,

Les femmes sont les fleurs qui craignent d'y pa-
roître ,

Les jeunes gens , vrais portraits des Zéphirs ,

Voltigeant sans cesse autour d'elles ,

Ne viennent point chez nous apporter sur leurs
aîles

L'amusement & les plaisirs.

Leur retour peut fondre nos glaces :

Nos Auteurs, nos Acteurs, plus concertés entr' eux ,

Feroient en s'amusant des efforts plus heureux.

Dans tous les lieux qu'embellissent les Graces ,

On est sûr de trouver les talens sur leurs traces.

LE CHEVALIER.

Oui , mais cependant....

L'ACTRICE.

Pardon , Monsieur , je n'ai pas le tems
de rester d'avantage.

S C E N E I I.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC ;
M. BRIDAUT.

LE CHEVALIER.

A DIOUSIAS , ma Reine , je vous sou-
haite d'heureux jours. Ah ! voilà
Monsieur Bridaut.

M. BRIDAUT.

Monsieur le Chevalier de Ventillac ;
voulez-vous jouer une partie d'Echets ?

LE CHEVALIER,

Volontiers.



SCÈNE III.

M. RACLE , *Chaudronnier avec deux Menestriers de la Courtille à une table.*

LE CHEVALIER DE VENTILLAC
& M. BRIDAUT à une autre table ,
jouant aux Echets.

M. RACLE , *aux Menestriers , qui viennent de jouer un morceau de symphonie.*

VOilà qui va bien jusqu'ici ; voyons la suite. (*Il remue des Dez dans un cornet , & les jette sur la table.*) C'est cela , écrivez Messieurs , écrivez.

(Les Menestriers quittent leurs instrumens , & copient de la Musique.)

M. BRIDAUT , à l'autre table , au Chevalier.
Echec.

LE CHEVALIER.

Echec de paille.

M. RACLE.

Voyons le produit.

(Les Symphonistes jouent.)



SCENE III.

Les Acteurs précédens, GUILLOCHE.

GUILLOCHE.

QUEL Diable de charivari ! eh ! je pense que c'est Monsieur Racle , Maître Chaudronnier , mon voisin.

RACLE , *aux Symphonistes.*

Combien avons nous encore de mesures , Messieurs ?

UN SYMPHONISTE.

Huit.

RACLE.

(Il jette les Dext.)

Huit , les voilà. Ah ! parbleu , c'est heureux , nous finissons par l'accord parfait.

GUILLOCHE.

Qu'est-ce qu'il fait donc-là , Monsieur Racle ? Monsieur Racle , votre serviteur.

RACLE.

Ah ! Monsieur Guilloche , mon ami , je suis le votre. *(Aux Symphonistes.)* Exécutez :

12 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

GUILLOCHE.

Réponds-moi donc, voisin, je pense que tu es devenu fou.

RACLE.

A peu-près, je suis Musicien ; je suis las de faire des Chaudrons, je veux faire des Opera ?

GUILLOCHE.

Des Opera !

RACLE.

Apparemment ; tout le monde s'en mêle à présent, & j'ai plus de droit que personne : tu sçais que j'ai toujours eu du goût pour la Musique.

GUILLOCHE.

Et pour le tintamare.

RACLE.

Je t'en reponds, je vais faire un bruit de tous les Diables, & je veux que mes Symphonies & mes Chœurs retentissent depuis le Palais-Royal jusqu'à la Samaritaine.

GUILLOCHE.

Mais comment la fantaisie de faire des Opera t'est-elle venue ?

RACLE.

Par un hazard des plus heureux : tiens ; vois-tu ce livre ? (*Il lit avec emphase.*) *Le jeu des dez harmonique , ou l'art de faire sur le champ toutes sortes de Symphonies & d'Opera par la combinaison des dez.*

GUILLOCHE.

Parbleu, cela est fort commode : Touche-là : si tu es Musicien par hazard, je suis Poète par aventure.

RACLE.

Comment ça ?

GUILLOCHE.

Vois-tu ce Livre ? c'est le paroli du tien : (*Il lit.*) *Manuel portatif à l'usage des Poètes Modernes , où , par le moyen de l'Alphabétomantie , on peut faire sur le champ des Poèmes , des Tragédies & des Opera , & tout divisé par Chapitres de Déclarations , de Jalousies , de Fureurs , de Songes , de Reconnoissances , de Dénouemens , &c. &c. &c. avec les Bouts-Rimés , les Epithetes , les Hémistiches & beaucoup de Vers tout faits , que l'on retourne par la combinaison des mots.*

14 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

R A C L E.

J'entends , j'entends , on rétame ça : parbleu la rencontre est heureuse. Mets-toi-là , fais-moi les paroles d'un Opera , tout à l'heure.

GUILLOCHE.

Volontiers : dans le goût de Quinault ?

R A C L E.

De Quinault ! si donc ; ça tient de cette vieille nature aussi ancienne que le monde. Oh ! on s'éloigne aujourd'hui de ça , tant qu'on peut ; fais-moi des mots pour de la Musique Italienne ; j'aime mieux la Musique Italienne , moi ; ça fait plus de bruit , ça me convient.

GUILLOCHE.

Eh ! bien , donne-moi une épingle , & prends tes dez.

R A C L E.

Tiens , me voilà prêt.

GUILLOCHE.

Sur quel sujet travaillerons nous ?

R A C L E.

Tire , tire toujours des Vers , je tirerai de la Musique ; le sujet viendra après.

GUILLOCHE.

Soit. Qu'est-ce que tu veux d'abord ? un Orage , une Tempête , un Embrâsement , un Tremblement de Terre ?

R A C L E.

Oui , je veux de tout ça ; mais commence d'abord par un Papillon.

GUILLOCHE.

Va pour le Papillon , cela m'est égal : j'incrusterai dans mon Opera des Papillons , des oiseaux , de la verdure , des fleurs , tout ce que tu voudras : je m'appelle Monsieur Guilloche , je suis Maître Tabletier , & je désie que quelqu'un travaille plus proprement que moi en Marquetterie.

R A C L E.

Eh ! mon voisin , ne vous vantez pas tant ; j'ai vu quantité de beaux ouvrages de pieces de rapport qui ne sortoient pas de votre boutique ; soit dit sans vous offenser : revenons au Papillon.

GUILLOCHE.

Zéphirs , Rossignol , Ruisseau , Papillon ; m'y voilà.

6 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

RACLE.

Tire.

GUILLOCHE *tire avec une épingle dans son livre , & lit.*

Le Papillon coquet. (à Racle.) Tire à ton tour.

RACLE, *aux Musiciens, après avoir jetté les dez.*

Ecrivez , Messieurs.

GUILLOCHE.

Cherche le badinage.

RACLE.

Badinage : écrivez.

GUILLOCHE.

De la rose à l'œillet.

RACLE.

A l'œillet.

GUILLOCHE.

Au muguet.

RACLE.

Oh ! patience , patience ; comme tu y vas !

GUILLOCHE.

Dame , les vers ne me coûtent rien , à moi.

RACLE.

Donne-nous le tems de les remplir ;
fçais-tu

DES BOULEVARDS. 17

sçais-tu bien qu'il me faut pour accompagner ce Papillon un premier & un second violon, un alto, des clarinettes, basses, contrebasse & flûteau, sans compter les cors de chasse. Marque-nous les endroits.

GUILLOCHE.

Les voilà.

LE CHEVALIER, à l'autre table.

Monsieur, Monsieur, pièce touchée ;
pièce jouée.

BRIDAUT.

Je radouble, Monsieur, je radouble.

LE CHEVALIER.

Eh ! oui, vous radoublez, fands ! allons
passe, jouez. Échec à la Dame.

BRIDAUT.

Morbleu !

LE CHEVALIER.

Je la prends.

RACLE.

Voilà qui est fait ; allons, exécutons.

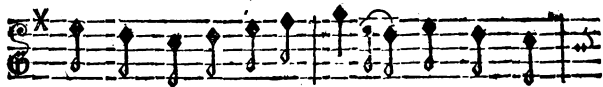
Papillon coquet.

(A Guilloche.)

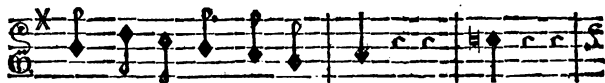
Tiens, voisin, tu chantes mieux que
moi ; vois ça.

B

DES BOULEVARDS. 19



mans, pour l'honneur d'une Belle, Gardez tou-



jours, gardez bien le secret. Chut,



chut... le secret. On excuse un infi-



dele, Et jamais un indiscret,



Et jamais un indiscret.

RACLE.

Pas mal ; tu rempliras le reste de la Scène comme tu pourras : il me faut pour la finir un Duo dialogué, entre un Amant & une Maîtresse.

GUILLOÛCHE.

Le voici.

Bij

20 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Je t'aime tout de bon.

(*A mesure que Guilloche tire , Racle jette les dex
comme ci-devant , & les Symphonistes copient.*)

RACLE.

Après.

GUILLOCHE.

Bon , bon.

RACLE , *aux Musiciens.*

Notez.

GUILLOCHE.

Si , si.

RACLE.

Copiez.

GUILLOCHE.

Non , non.

RACLE.

Une couronne, Messieurs, une couronne:

GUILLOCHE.

Voici le reste.

(*Il récite.*)

Que notre tendresse

Renaisse

Sans cesse ;

Que nos amours

Durent toujours.

RACLE.

C'est fort bien. (*Aux Musiciens.*) Messieurs , songez que voilà un passage qu'il faut bien marteler. Voyons à présent l'effet.

DES BOULEVARDS. 21

RACLE & GUILLOCHE, *chantent avec tous les accompagnemens.*

D U O.

RACLE.



JE t'ai-me tout de bon. Bon, bon. M'ai-

GUILLOCHE,



JE t'ai-me tout de bon. Bon, bon. M'ai-



meras-tu toujours au-fi? Si, fi. Non,



meras-tu toujours au-fi? Si, fi. Non,



non. Si, fi. Bon, bon. Si, fi. Non,



non. Si, fi. Bon, bon. Si, fi. Non,

B iij

22 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE



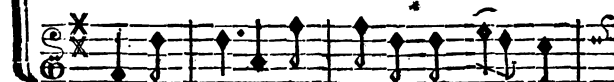
non, Si, fi. Bon, bon. Que notre tendres-



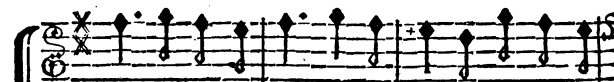
non. Si, fi. Bon, bon: Que notre tendres-



se Re- naître Sans cesse; Que nos a-



se Re- naître Sans cesse; Que nos a-



mours Durent toujours, Durent, durent, durent tou-



mours Durent toujours, Durent, durent, durent tou-



jours. Que notre ten- dresse Re- naître Sans

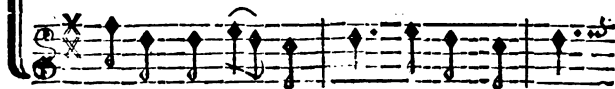


jours. Que notre ten- dresse Re- naître Sans

DES BOULEVARDS. 23



ceffe ; Que nos a- mours Durent tou- jours,



ceffe ; Que nos a- mours Durent tou- jours,



Durent , durent , durent tou- jours.



Durent , durent , durent tou- jours.

R A C L E.

Hâtons-nous de chercher des protecteurs
pour annoncer nos talens ; suivez-moi.

(Ils s'envont en chantant :)

Que nos amours
Durent , durent , durent toujours.



Biv

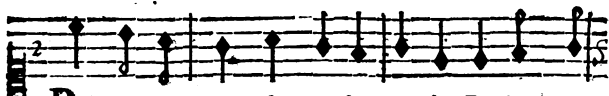
SCÈNE IV.

DES CHANSONNIERS.

Chansons nouvelles , chansons nouvelles. V'là les Quand , v'là les Pourquoi ; v'là les Cancans.

PREMIER VAUDEVILLE. *

PREMIER CHANSONNIER.



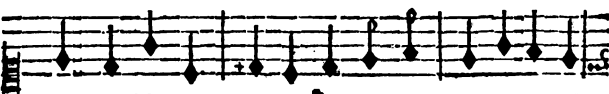
Puisque les Quand sont à la mode, Puisqu'ils sont



par-tout en cré- dit, Suivons la commune mé-



thode, Rien n'est meilleur sans contredit. Quand nous fai-



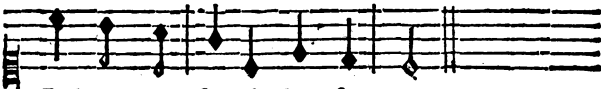
sons un Vaude- ville La mode en doit être l'ob-

* Messieurs Pannard & Guerin ont contribué au succès de la *Soirée des Boulevards* par les deux Vaudevilles suivans. Le premier est de M. Pannard , le second de M. Guerin.

DES BOULEVARDS. 25



jet. Tout ce qu'on chante par la ville,



Doit nous en fournir le fu- jet.

Quand verrons-nous dans l'opulence
Quelqu'un conserver la douceur ?
Quand verrons-nous dans le silence,
Les Amans cacher leur bonheur ?
Quand verrons-nous un esprit sage
Corriger tous nos étourdis ?
Tout cela se verra, je gage,
La semaine des trois Juedis.

SECOND CHANSONNIER:

Quand une santé florissante
Tient l'esprit & le cœur en paix ;
Quand on jouit de quelque rente,
Sans embarras & sans procès,
Quand des honneurs on fuit l'ivresse ;
Quand on sçait moderer ses vœux,
Quand on n'a Maître ni Maitresse,
C'est alors que l'on est heureux.

PREMIER CHANSONNIER.

Quand Philis est elle charmée ?
Quand sa rivale a du dessous.
Quand Florise est-elle allarmée ?

26 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Quand elle voit son vieux jaloux.
Quand un Auteur sçait-il produire ?
Quand la gâité sçait l'inspirer.
Quand voit-on les Médecins rire ?
Quand la fievre nous fait pleurer.

Quand je vois par la jouissance
Augmenter l'ardeur des Amans ;
Quand je vois la reconnoissance
Regner dans le cœur des enfans ;
Quand je vois dans quelque Spectacle
Regner la concorde & la paix ,
Je m'écrie aussitôt , miracle !
Je vois ce qu'on ne vit jamais.

Quand un Amant est vif & tendre ;
Quand il est doux & complaisant ;
Quand à propos il sçait répandre ,
Quand il n'épargne aucun présent ;
Quand l'objet qui le rend sensible
Fixe ses vœux & son amour ,
Je dis qu'il est presque impossible
De lui refuser du retour.

Quand l'ombre d'un nouveau feuillage
Du Soleil tempere les feux ,
Quand on entend dans un bocage
Du Rossignol le chant joyeux ;
Quand sur la naissante fougere
On voit les troupeaux bondissans ,
Jeunes cœurs ; allez à Cythere ,
Pour s'embarquer c'est le bon tems.

Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras ;
Quand elle est rêveuse , distraite ,
L'esprit toujours dans l'embarras ;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend sonner ;
Mamans , cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut la mener.

Quand un Papa souvent en ville
Va porter ses feux inconstans ;
Quand au brelan , quand au quadrille
La Maman donne tout son tems ;
Quand la Gouvernante babille
Avec la Fleur & Bourguignon ,
C'est un grand hazard si la fille
Peut échapper à Cupidon.

Quand chez une fille jolie
Je vois quelqu'un donner le ton ;
Quand à lui plaire on s'étudie ,
Quand jamais on ne lui dit , non ;
Quand tout , jusqu'au chien de la Belle ;
Pour lui devient un vrai mouton ;
Je sçais qui c'est ; & je l'appelle
Le Pourvoyeur de la maison.

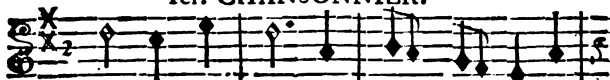
Dans leurs Chançons quand nos Poëtes
Ne connoissent ni foi ni loi ;
Quand on joint à quelques bluettes
Des traits qui font pâlir d'effroi ;

28 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Quand avec l'encre la plus noire
On barbouille d'affreux Couplets,
On réussit ; mais quelle gloire
Peut causer un pareil succès ?

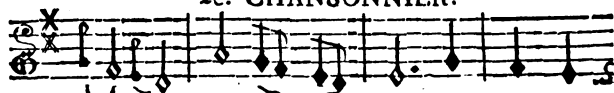
SECONDE VAUDEVILLE.*

1er. CHANSONNIER.



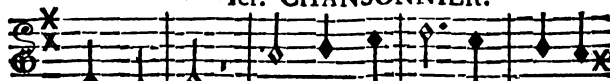
Pourquoi dit-on, pour-quoi ? dès la ja-

2e. CHANSONNIER.



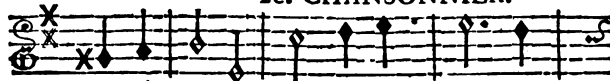
quer-te. C'est qu'un pen- chant nous porte à

1er. CHANSONNIER.



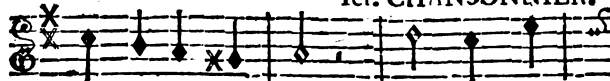
tout sça- voir. Pourquoi dé-jà se mire u-

2e. CHANSONNIER.



ne Fil- lette ? C'est qu'être belle est

1er. CHANSONNIER.

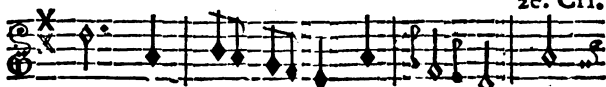


son premier es- poir. Pourquoi jeune

* Ce Vaudeville se chante alternativement vers par vers entre les deux Chansonniers.

DES BOULEVARDS, 29

2c. CH.



homme a- t-il u- ne loi-gnet- te? C'est



qu'il n'est pas du bon ton de bien voir.



P R E M I E R.

Pourquoi Lucille est-elle si sauvage?

S E C O N D.

C'est que l'Hymen pour elle a des appas.

P R E M I E R.

Pourquoi Doris passe-t-elle pour sage?

S E C O N D.

C'est qu'elle rit tout bas, tout bas, tout bas.

P R E M I E R.

Pourquoi Rosette a-t-elle un équipage?

S E C O N D.

C'est que la Belle est sujette aux faux pas.



P R E M I E R.

Pourquoi Cléon gêne-t-il son Epouse?

S E C O N D.

C'est qu'elle peut l'observer de trop près.

P R E M I E R.

Pourquoi de lui fait-elle la jalouse?

S E C O N D.

Pour mieux cacher quelques Amants secrets.

30 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

P R E M I E R.

Pourquoi Laïs en a-t-elle au moins douze ?

S E C O N D.

C'est pour sçavoir s'il en est de parfaits.



P R E M I E R.

Pourquoi voit-on tant de Nymphes coquettes ?

S E C O N D.

C'est que l'honneur offre peu de douceurs.

P R E M I E R.

Pourquoi voit-on des galands à lunettes ?

S E C O N D.

C'est que Plutus leur gagne encor des cœurs.

P R E M I E R.

Pourquoi voit-on des Abbés aux toilettes ?

S E C O N D.

C'est qu'en pompons ils sont fins connoisseurs.



P R E M I E R.

Pourquoi voit-on affecter la Décence ?

S E C O N D.

C'est que ce voile à tout donne du prix.

P R E M I E R.

Pourquoi voit-on étaler l'opulence ?

S E C O N D.

C'est qu'elle impose à de foibles esprits.

P R E M I E R.

Pourquoi, Lison, prends-tu l'air d'innocence ?

S E C O N D.

C'est pour cacher qu'elle en a trop appris.



PREMIER.

Pourquoi Sylvandre est-il dans la tristesse ?

SECOND.

C'est qu'il croit voir son ami réussir.

PREMIER.

Pourquoi Damon prend-il une Maîtresse ?

SECOND.

C'est pour paroître encor propre au plaisir.

PREMIER.

Pourquoi Clitandre a-t-il tant d'allégresse ?

SECOND.

C'est que sa Femme a bien voulu mourir.



PREMIER.

Pourquoi nos cœurs ont-ils tant d'inconstance ?

SECOND.

C'est qu'au hameau reste l'Amour Gaulois.

PREMIER.

Pourquoi Mercure obtient-il qu'on l'encense ?

SECOND.

C'est qu'il oblige & Seigneurs & Bourgeois.

PREMIER.

Pourquoi Thémis a-t-elle une balance ?

SECOND.

C'est pour savoir si notre or est de poids.



PREMIER.

Pourquoi Damis brusque-t-il son Amante ?

SECOND.

C'est pour ne pas être un homme à fadeurs.

PREMIER.

Pourquoi toujours Madame est-elle absente ?

32 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

SECOND.

C'est que Monsieur lui donne des vapeurs.

PREMIER.

Pourquoi dit-on, sans le voir, c'est Dorante ?

SECOND.

C'est qu'un Robin se devine aux odeurs.



PREMIER.

Pourquoi souvent Fille est-elle rêveuse ?

SECOND.

C'est qu'elle sent & craint certaine ardeur.

PREMIER.

Pourquoi souvent Femme est-elle grondeuse ?

SECOND.

C'est qu'un Mari dort au sein du bonheur.

PREMIER.

Pourquoi souvent Veuve est-elle pleuteuse ?

SECOND.

C'est pour trouver un bon consolateur.



PREMIER.

Pourquoi sent-on du goût pour la satyre ?

SECOND.

C'est qu'on ne croit rien de parfait que soi.

PREMIER.

Pourquoi des traits sur autrui font-ils rire ?

SECOND.

C'est qu'à nos cœurs l'esprit donne la loi.

PREMIER.

Pourquoi veut-on malgré Minerve écrire ?

SECOND.

C'est qu'Amour-propre est de mauvaise foi.

SCENE

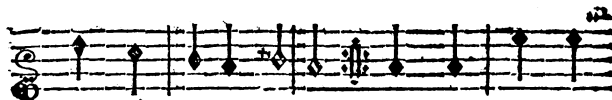
SCÈNE V.

L'OPÉRATEUR, L'OPÉRATRICE,
DIVERTISSANT, leur VALET,
LE TROMPETTE & suite.

Premier Vaudeville des Charlatans.



Nous sommes de gais Charlatans, Nous me-
Tous nos secrets font excellens, Con- tre



nous joyeuse vie. Jeux, plaisirs, a-
la mélancolie.



muse-mens, Vive & tendre folie, Voilà



nos médicaments, La recette en est jolie.

Nous avons pour les vrais Amans
De la poudre sympathique,

G

34 SUPPLEMENT DE LA SOIRÉE

Pour les Jaloux , pour les Mamans
Du sirop soporifique ;
Pour déterger les humeurs ,
Une recette unique ,
Et pour les pâles couleurs
Un excellent spécifique.

L'OPÉRATEUR.

Messieurs , je ne vous dirai point que je suis le Type , l'Architype & le Prototype des plus fameux Philosophes Spargyriques , Empyriques & Amphigouriques passés , présens & à venir ; je ne vous dirai point que je possède la Pierre Philosophale , l'or potable & la Médecine universelle ; non , Messieurs , je ne m'arrêterai point à ces vaines bagatelles : je vous dirai seulement que je suis le grand Docteur Galbanon , *satis est* , mon nom suffit.

DIVERTISSANT.

Sotise est.

L'OPÉRATEUR.

J'ai parcouru toutes les parties de la terre inhabitable pour le soulagement des hommes. Ya-t-il quelqu'un qui se plaint de mes remedes ? S'il y a quelqu'un , qu'il se montre , qu'il élève sa voix ; s'il dépose

DÈS BOULEVARDS. 35

contre moi , s'il se plaint , tant mieux ;
Messieurs : oui , tant mieux ; ce sera une
preuve que je ne l'aurai pas tué.

DIVERTISSANT.

Il y a beaucoup de Médecins de la
Faculté qui ne parleroient pas avec cette
assurance.

L'OPÉRATEUR.

Je ne' vous étalerais point les certifi-
cats des cures merveilleuses que j'ai faites ;
est-il un témoignage plus authentique de
mon habileté , que ma propre existence ?
Regardez- moi , Messieurs ; cette brillante
santé , cet état florissant dont je jouis , ne
sont dus qu'à l'usage continuel que je fais
de mes remèdes ; il y a trente ans que
je m'en sers , & je m'en trouve bien.
Aussi je dis : cassez-vous les bras , cassez-
vous les côtes , cassez-vous les têtes ; avec
une goutte de mon baume , je m'en soucie
comme de cela.

DIVERTISSANT.

Il ne tient qu'à vous , Messieurs , d'en
faire l'épreuve tout à l'heure.

Cij

36 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Second Vaudeville des Charlatans.



JE vends des secrets merveilleux, On s'en
El-les s'en trouvent tout au mieux, Et sur-



sert pour guérir les Fil-let-tes. Dans mon
tout dans le tems des noi-fettes.



Art si j'ai quelque pou-voir, La Na-tu-re



fait tout mon sça-voir.

Femmes sujettes aux vapeurs,
Qu'en tous lieux un Argus accompagne ;
Envoyez pour secher vos pleurs
Vos Jaloux faire un tout en campagne .
Dans mon Art, &c.

Veuves qui pleurez un Epoux ,
Le grand jour souvent vous importune ;
En secret , souffrez que chez vous

Un Ami se rende sur la brune.
 Dans mon Art , &c.

Grands esprits , près d'une beauté ,
 Vous perdez vos fleurs de Rétorique ;
 Inspiré par la vérité ,
 Mieux que vous souvent un sot s'explique :
 Dans mon Art , &c.

Protecteurs des Marchands de deüil ,
 Médecins , que sert votre science ?
 Je guéris avec un coup d'œil ,
 Vous ruez avec une ordonnance.
 Dans mon Art , &c.

Auteurs qui ne cherchez jamais
 Qu'à placer par-tout des Epigrammes ;
 Des vers doux , des sentimens vrais ,
 Toucheroient plutôt le cœur des Femmes.
 Dans mon Art , &c.

L'OPERATEUR.

Je distribue mon remède *gratis* , oui
gratis ; j'ai plus de richesses qu'il ne m'en
 faut ; vous donnerez seulement deux sols
 pour le garçon , & un écu pour la phiole.

DIVERTISSANT.

Dépêchez-vous , Messieurs , dépêchez-
 vous.

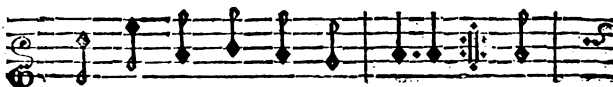
Cijj

L'OPÉRATEUR.

J'ai tout débité , Messieurs , je pars demain pour Constantinople où le Grand Seigneur m'attend avec impatience ; il faut , avant de vous quitter , que je vous donne un avis salutaire en reconnoissance de l'empressement que cette grande ville a témoigné pour moi. Le voici , Messieurs , c'est qu'il faut vous défier de tous les Charlatans ; le monde en est rempli : chacun veut faire notre métier. Allons , mes enfans , un petit divertissement à cette illustre compagnie.

*Troisième Vaudeville des Charlatans. **

ON ne voit plus que Charla-tans , A trom-
C'est un jeu , c'est un passe-tems ; Tour à



per tout le monde s'oc- cupe ; Cha-
tour l'un de l'autre on est dupe.



cun prend pour devise aujourd'hui : A trom-

† Ce Vaudeville est encore de M. Pannard.



peur , trompeur & de- mi.

Aux Provençaux , ceux d'Avignon ;
 Quelquefois font sentir leur adresse ;
 Le Normand qui dupe un Gascon ,
 Trouve au Mans quelqu'un qui le redresse ;
 En tous lieux , c'est la mode aujourd'hui ;
 A trompeur , &c.

Aminte pour séduire Argant ;
 Tous les jours met des attraits postiches ;
 Lui qui n'a pas cinq sols vaillant
 Se fait voir un parti des plus riches ;
 Voilà comme on contracte aujourd'hui ;
 A trompeur , &c.

Tandis qu'un vieillard dameret
 Pour Médor , est trompé par Clarice ;
 Les dons qu'à Médor elle fait ,
 Sont par lui remis à quelque Actrice ;
 C'est le train des Amours d'aujourd'hui ;
 A trompeur , &c.

Tandis qu'un Fermier chez Iris
 Va porter tous ses droits de présence ;
 Au plus jeune de ses Commis ,
 Son Epouse en remet la vengeance ;
 C'est le goût des Amours d'aujourd'hui ;
 A trompeur , &c.

Civ

40 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Un ex-laquais bien galonné,
Pour Marquis, à Lifette se donne ;
Au jeu Lifette ayant gagné,
Près de lui veut passer pour Baronne ;
C'est ainsi qu'on s'abuse aujourd'hui ;
A trompeur , &c.

Quand Thibault Nanette épousa ,
On croyoit l'un Garçon , l'autre Fille ;
La Fille étoit mere déjà ,
Le Garçon avoit déjà famille ;
De tels nœuds sont communs aujourd'hui ;
A trompeur , &c.

Sur de vieux draps , certains Marchands
Des draps neufs attachent l'étiquette ;
Pour vingt jours qui seront vingt ans ,
L'Acheteur demande qu'on lui prête ;
Voilà le commerce d'aujourd'hui ;
A trompeur , &c.

Lisandre aux champs porte ses pas ;
Pour guérir , dit-il , un mal de tête ;
Sa Femme ne sortira pas ,
Dans son lit la colique l'arrête ;
Que je vois d'abus dans tout ceci !
A trompeur , &c.

Au jour de l'An c'est la fureur
Des baisers . des marques de tendresse ;
A ceux que l'on hait dans le cœur ,

DES BOULEVARDS. 41.

On prodigue & souhaits & caresse ;
C'est alors qu'on voit regner ici,
A trompeur, &c.

J'ai perdu jusqu'au dernier sou,
Dit un jour Dorilas à Silvie ;
Au doigt , j'ai , dit-elle , un bijou
Qui vient du gain de la lotterie ;
Sont-ils vrais tous deux ? Oh que nenni ;
A trompeur , &c.

S C E N E V I.

UN FIACRÈ ivre , M. DESBRO-
CARDS , LE GRENADIER , GRIF-
FONNET , Mlle. SAUTRIQUET.

LE FIACRE.

AH ! mon Officier , je me mets sous
votre protection.

Mlle. SAUTRIQUET.

Tuez-moi ce coquin-là.

DESBROCARDS , *l'épée à la main* ;
Tu ne m'échapperas pas.

LE GRENADIER.

Qu'est-ce qu'il y a , mon Capitaine ?

Mlle. SAUTRIQUET.

Eh ! tuez-le donc , Monsieur , tuez-le donc.

LE GRENADIER.

Doucement ! Mademoiselle , il me paroît que les hommes ne vous coûtent rien , qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! un Fiacre verser un Cabriolet que je mene moi-même ! Exposer une Femme de ma qualité à culebuter en plein public ! Vengez-moi , Monsieur le Marquis , vengez-moi.

DESBROCARDS.

Oui , oui , Madame.

LE GRENADIER.

Un moment , mon Capitaine ; il s'est mis à l'ombre du sabre. Comptez-moi vos raisons.

DESBROCARDS.

Moi , que je rende compte à un drôle comme toi !

LE GRENADIER.

Un drôle ! un Officier , un Général ne

me parleroit pas de la forte ; car ils traitent les Soldats de camarades. Ah ! ventrebleu , je sçais à qui j'ai affaire ici : je vous croyois un Capitaine à votre plumet blanc ; mais je vois que je parle à un faquin.

DESBROCARDS.

Faquin ! ... c'est un peu fort. Écoutez : parlons tranquillement. Vous conviendrez qu'il est disgracieux pour des gens comme Madame & moi , qu'un maraut de Fiacre...

LE FIACRE.

Maraut ! je suis honnête homme , apprenez ça. Laissez , mon Officier , laissez-moi me servir de mon fouet.

LE GRENADIER.

Demeure-là ; je vais te faire justice :

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! Monsieur le Marquis ; vous souffrez....

DESBROCARDS.

Madame , c'est le respect que j'ai pour vous qui me retient.

44 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

LE GRENADIER.

Il n'est point ici question de respect ;
allons , mon brave : vous m'avez traité de
drôle , il faut m'en faire raison.

(Il tire le sabre.)

DESBROCARDS.

Au guet.... au guet.

Mlle. SAUTRIQUET.

A la garde , à la garde.

GRIFFONNET.

Arrête , cousin. Je reconnois ce Mar-
quis-là . c'est Monsieur Desbrocards , fils
d'un Marchand de galons rue aux Fers.

LE GRENADIER *fait tomber l'épée de Des-
brocards , & dit au Fiacre.*

Ramasse ça.

DESBROCARDS.

Oui , Monsieur vous répondra de moi.

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! vous n'êtes point un Mar-
quis ! vous en imposez à une femme comme
moi !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, Mme. TRICOT.

Madame TRICOT, à *Mlle. Sautriquet*.

AH ! coquine. Je te r'trouve à la fin.

Mlle. SAUTRIQUET.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Que me demandez-vous ?

Madame TRICOT.

Comment ! misérable ! ce que je te demande !

Mlle. SAUTRIQUET.

Je ne vous reconnois pas, ma Mere.

Madame TRICOT.

Comment ! fille dénaturée ! race de couleuvre ! tu ne reconnois pas ta Mere ! J'te passerois, si c'étoit ton Pere, puisque tu ne l'as jamais vû ; mais ta Mere qui t'a élevée comme la prunelle de ses yeux... ! oui, Messieurs, cette coquine-là est ma fille ; bon sang ne peut mentir. Est-ce par

46 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

ce que t'as des Diamans , malheureuse ?
Est-ce parce que tu t'es fait ap'ler Mlle
Sautriquet ? Ah ! l'cœur m'en creve.

(Elle pleure.)

Mlle. SAUTRIQUET.

Mais , mais , en vérité....

LE FIACRE.

Mamselle Sautriquet ! Mais je me rappelle
ça. C'étoit une figurante de l'Opera-Co-
mique. Eh ! oui , parbleu ; c'est elle-même,
c'est la fille de Madame Bobinette , Re-
vendeuse à la Toilette.

Madame TRICOT.

La fille de Madame Bobinette ! c'est
ben la mienne. Je m'appelle Madame
Tricot , Maitresse Revendeuse en bouti-
que ; tout le monde me connoit : j'ai la
pratique des Quinze-Vingts. (*A sa fille.*)
Quest-ce que ça veut dire ? Parle donc ,
misérable !

Mlle SAUTRIQUET.

Voilà bien des raisons. Vous m'avez re-
noncée pour votre fille ; on ne sçauroit
paroître décemment dans le monde sans
Mere ; j'en ai pris une autre que vous.

GRIFFONNET.

C'est dans l'ordre.

Madame TRICOT.

Une autre Mere !

Mlle. SAUTRIQUET.

Oui , qui me coute cinq cens livres ;

Madame TRICOT.

Il faut que je t'étrangle.

LE GRENADIER.

Allons , allons , la paix !

LE FIACRE.

Oui , la paix ; c'est bien dit. Je suis sans rancune , & je demande grace pour elle. Maman , sçavez-vous bien que c'est une de mes Eleves ; c'est moi qui lui ai montré à conduire le Cabriolet ; morbleu ! c'est un petit Ange qui mène comme un Diable.

LE GRENADIER.

Paix là ! Voici ce que j'ordonne : reprenez votre fille , Madame Tricot , & gouvernez-la de façon qu'elle ne prenne point d'autre Mere. Montez dans le Cabriolet , elle vous conduira.

Madame TRICOT , *poussant sa fille devant elle.*

Vas donc , vas donc , coquine ; je te f'rai charrier droit.

48 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

LE GRENADIER, *au Fiacre.*

Et toi , monte dans ton carosse avec nous ; Monsieur le Marquis Desbrocards aura la complaisance de nous mener. Donne-lui ton fouet.

LE FIACRE.

C'est bien jugé. Ça , l'ami , voiturez-moi ; car le Diable m'emporte si je suis en état de vous voiturier.

DESBROCARDS.

Comment ! Monsieur, vous prétendez..

LE GRENADIER.

Allons, allons ; marche.

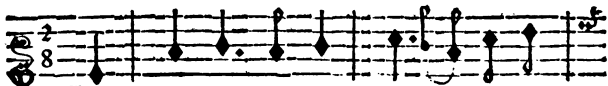
GRIFFONNET.

Ce ne sera pas le premier plumet qui aura conduit un carosse de place.

SCENE VIII.

Monsieur ROGER , Madame ROGER ,
MANON , *leur petite fille , qu'ils portent
sur une canne.*

ROGER *chante.*



LA vie est u-ne chaî-ne de plai-

fir

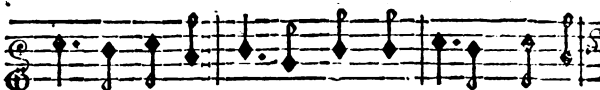
DES BOULEVARDS. 49



fir & de pei- ne, De pei- ne & de plai-



fir, De pei- ne & de plai- fir. Du plai-



fir la douce at- tente, Rend la peine moins pe-



fante, Et la pei- ne en- seigne à jou- ir D'un bien



prompt à s'éva- nou- ir; Jouif- sons, Banni-



sons Les sou- cis, Le cha- grin: C'est au- tant de



pris Sur le len- de- main.

*Madame Roger répète avec son mari
le refrain, Jouissons, &c.*

D

ROGER.

Reposons-nous ici ma petite femme ; m'amour ; nous nous sommes assez promenés pour nous rafraîchir un peu. Monsieur le garçon , faites-nous le plaisir de nous donner une bouteille de bière , des échaudés & une caraffe d'orgeat pour cet enfant.

SCÈNE IX. & dernière.

Les Acteurs précédens , M. CABRE.

M. CABRE , *avec humeur.*

EH ! drôle , apporte - moi ce que j'ai demandé , & le pose là.

(Il se promène d'un air chagrin en long & en large.)

Madame ROGER , *à sa petite fille.*

Passé-là , Manon.

M. ROGER.

Non , non ; que ~~ne~~ se mette entre nous deux.

Madame ROGER , *à son mari.*

J'étois bien aise d'être à côté de toi.

DES BOULEVARDS. 31

M. ROGER.

Eh ! bien , approche ton genou du mien ; elle sera sur nous deux.

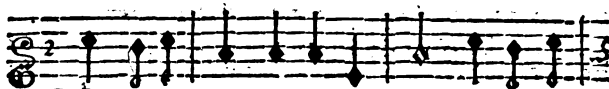
MANON.

Non , Papa ; cela vous incommoderoit ; & Maman.

Madame ROGER , lui faisant de la place.

Allons , mets-toi donc où ton Pere t'a dit.

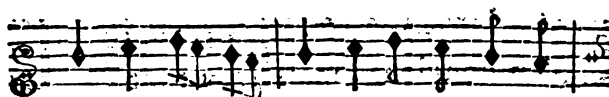
(Roger prend la main de sa fille qu'il balance en chantant.)



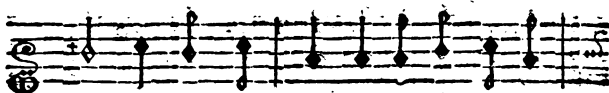
MA fil-le, veux tu du na- nan ? Ma fil-le,



veux tu du na- nan ? Papa , ça m'froit tomber les

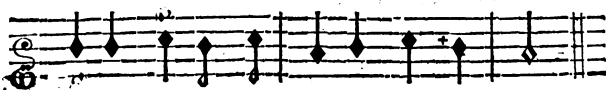


dents. Eh ! non vrai-ment, ç'n'est pas ce qu'il me



faut. J'entends le mou- lin tique , tique ,
D ij

52 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE



taque, J'entends le moulin ta- que- ter.

Ma fill' veux-tu un amoureux? [bis.]

Mon cher Papa, pourquoi pas deux.

Eh ! oui, vraiment,

Voilà ce qu'il me faut.

J'entends le moulin, &c.

Madame R O G E R.

Vous lui apprenez là de jolies chansons:

M. R O G E R.

Bon ! bon ! ne veux-tu pas élever ta fille dans une bouteille ? Ne suffit-il pas que nous lui donnions de bons principes & de bons exemples, ce qui vaut encore mieux ? car les principes ne font rien sans les exemples, & il y a bien d'honnêtes gens qui perdent leurs enfans faute de ça.

Madame R O G E R.

J'en conviens ; mais avec tout cela...

M. R O G E R.

Avec tout cela, il n'y a pas de danger : on ne risque rien d'instruire une honnête fille du bien & du mal ; elle pratique l'un, elle fuit l'autre.

Madame ROGER.

Je ne pense pas de même ; Roger , Roger , n'enseignons que le bien , le mal s'apprend tout seul.

M. ROGER.

Eh ! bien , j'ai tort , & tu parles en brave femme.

MANON.

Ne craignez rien , Maman ; je serai tout aussi sage que vous , quand j'aurai un bon mari comme Papa.

Madame ROGER.

Taisez-vous , petite fotte.

M. ROGER.

Ne voilà-t-il pas que tu la grondes ? Sçait-elle les conséquences ?

Madame ROGER.

Tu la supports toujours.

(M. CABRE en cet endroit s'assied à la table de Roger , & repoussé sa bouteille brusquement pour avancer la sienne. Roger se recule pour lui faire place.)

M. ROGER , à Manon.

Manon , ta Maman me boude , donne-moi ce baiser de ma part.

MANON , baisant sa Mere.

Tenez , Maman ; êtes-vous encore fâchée ?

D iij

54 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

Madame ROGER.

Oui, tiens, rends-lui son baiser.

M. ROGER.

Dis-lui qu'elle me le rende elle-même.

MANON.

Eh ! bien, embrassons-nous tous trois.

(Ils s'embrassent.)

Madame ROGER, à Manon.

Petite coquine !

M. ROGER.

Cela n'est-il pas charmant.

CABRE.

Il faut avouer qu'il y a de fottes gens dans le monde avec leurs enfans !

M. ROGER, à Manon.

Allons, bois.

MANON.

Santé Papa, santé Maman, santé Monsieur.

CABRE.

Eh ! oui, oui ; santé toute la compagnie. Comment peut-on trôler comme cela des marmailles avec soi ?

M. ROGER.

Dame, Monsieur, excusez ; il faut bien procurer un peu d'amusement à ces petites créatures-là. Ce sont des dépôts qui nous sont confiés.

Madame ROGER.

Quel mal y a-t-il de mener avec nous nos enfans ? De belles & grandes Dames portent bien leurs chiens partout, qui sont encore plus incommodes.

M. ROGER.

Sans doute ; des enfans ne méritent-ils pas bien la complaisance que l'on a pour des animaux.

Madame ROGER.

Et puis après tout, c'est notre plaisir.

CABRE.

Votre plaisir est le tourment des autres.

M. ROGER, *avec sentiment.*

On voit bien que Monsieur n'a jamais été Pere.

CABRE.

Non, parbleu, ni ne le serai ; je ne donne pas dans ce ridicule là.

Madame ROGER, *avec un peu d'aigreur.*

Si chacun pensoit de même, le monde finiroit.

Div

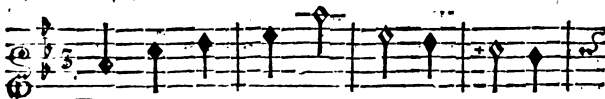
CABRE.

Le grand malheur !

M. ROGER.

Laisse cela, Madeleine ; chacun pense à sa guise : ne contredisons pas Monsieur. Chante plutôt une petite chanson ; & vous, petite fille, tenez-vous tranquille, que Monsieur ne s'aperçoive pas que vous êtes là.

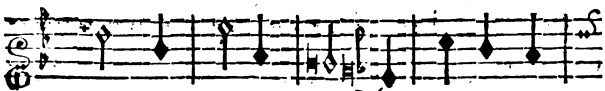
Madame ROGER chante, & Roger répète.



Pourquoi chercher hors de soi-même,



Une trompeuse volupté ? J'aime Co-



las & Golas m'aime, Est-il d'au-



tre félicité ?

DES BOULEVARDS.



EN-tre les bras de l'In-no-cence ,



Sans al-larmes , sans re-mords , Chaque



dé-sir est jou-iss-ance ; Nous rassem-



blons tous les tré-fors.

M. ROGER.

Je suis aimé de ma Lifette ;
Fortune , garde tes faveurs ;
Sans toi mon ame est satisfaite ,
Notre richesse est dans nos cœurs.

CABRE.

Oui , oui , chante ; tu en as bien sujet :

M. ROGER.

Pourquoi non ? Nous sommes contents :

CABRE.

Contentes ! vous êtes bien heureux ; je
ne le suis pas moi.

M. ROGER.

Qu'est-ce qui vous en empêche ? Pardon

je ne vous demande pas cela par curiosité ; mais vous avez l'air d'un honnête homme, & je m'intéresse à tous ceux qui sont dans la peine.

C A B R E.

Et moi je ne m'intéresse à personne ; je veux bien cependant vous dire ce qui me chagrine. Je suis garçon , j'ai six mille livres de rente , je ne fais rien , je vis en Philosophe speculatif.

M. R O G E R.

Speculatif ! Sçais-tu ce que cela veut dire , Madeleine ?

Madame R O G E R , *joue à la bataille avec Manon pendant l'entretien de Cabre & de Roger.*

Non , parle à Monsieur , je joue avec Manon.

C A B R E.

Je méprise souverainement les autres hommes , je n'ai pour objet que moi-même & ma propre satisfaction ; je ne me mêle point de l'Etat , je déteste la société , & je trouve fort injuste que je contribue à leurs besoins.

M. R O G E R.

Mais avec votre permission , cela me paroît très-juste. Ecoutez ; je me souviens que j'étois un jour chez un de mes voisins, Jardinier au fauxbourg S. Marceau ; il y avoit dans son jardin le plus bel arbre

fruitier que l'on puisse voir ; le voisin en coupoit de belles branches vertes qui s'élevoient au-dessus des autres ; j'en voulus sçavoir la raison : ce sont, me dit-il, des branches parasites qui suçent la sève, l'arrêtent, & en empêchent la circulation. C'est bien fait, ai-je dit ; mais pourquoi retranchez-vous les extrémités de ces branches à fruit ? Afin, me répondit-il, que l'arbre profite, la saison le demande : il faut d'abord songer à l'arbre ; s'il dégénère, tout périt ; il en coûte quelques branches, quelques fleurs, quelques fruits même ; mais l'année suivante tout est en meilleur état. Cela me fait penser que la société est comme un arbre dont nous sommes les rameaux, & que par conséquent nous ne devons pas nous plaindre si l'on élague un peu de notre superflu pour rendre la vigueur au tronc qui nous donne la vie.

C A B R E.

Ces sortes de gens-là quelquefois ne raisonnent pas si mal.

M. R O G E R.

Pour moi j'ai eu le bonheur de contribuer aux besoins de l'Etat de toutes façons. J'ai été soldat, en voici des preuves ; j'ai eu le bonheur d'avoir une bale, cela m'a valu les Invalides ; je

60 SUPPLÉMENT DE LA SOIRÉE

n'ai pas voulu manger le pain du Roi inutilement : j'ai appris un métier, j'ai le bonheur de m'y distinguer ; je me suis marié ; j'ai eu le bonheur de trouver une brave femme qui m'aime.

Madame R O G E R.

Ah ! Roger, qui est-ce qui ne t'aimeroit pas ?

C A B R E.

Voilà un singulier homme ! il met du bonheur à tout, jusques dans le mariage.

M. R O G E R.

J'ai le bonheur d'avoir un enfant qui se tourne à bien.

M A N O N.

Ah ! mon Papa, c'est que je suis bien obéissante à Maman.

M. R O G E R.

Je ne m'en tiendrai pas là ; nous aurons encore de petits citoyens qui seront utiles à la Patrie : n'est-il pas vrai, Madeleine ?

Madame R O G E R.

Oui, de tout mon cœur, Roger.

M. R O G E R.

Eh ! vive la joie, la, la, la, la.

C A B R E.

Je commence à convenir qu'il a raison.

M. R O G E R.

Croyez-moi. Eh ! parbleu, vivez avec les vivants ; vous êtes triste & pauvre avec

DES BOULEVARDS. 61

vos six mille livres de rente. Tenez, pour être aussi content & aussi riche que moi qui n'ai rien, faites comme je fais; soyez bon mari, vous aurez une bonne femme; bon Pere, vous aurez de bons enfans; bon ouvrier, vous retirerez du profit; bon citoyen, vous en aurez de la gloire. Eh! vive la joie, la, la, la, la.

CABRE.

Ma foi, tout bien considéré, c'est le bon parti; son gros bon sens m'éclaire; je comprends que le plus grand Philosophe spéculatif vaut moins que le plus simple artisan laborieux, & qu'un homme oisif est le fardeau de la terre. Où demeurez-vous?

M. ROGER.

Rue des Francs Bourgeois; vous n'avez qu'à demander Roger, Manufacturier en étoffes. Je suis connu de tous les honnêtes gens.

CABRE.

Demain je vous porte cent pistoles pour vous aider dans votre travail.

M. ROGER.

Je les ferai valoir à votre profit.

CABRE.

Non, je vous en fais présent; c'est commencer à être utile que de protéger un bon Citoyen. Allons, Madame Roger,

62 SUP. DE LA SOIRÉE DES BOULEV.
donnez-moi la petite Manon, que je la
baïse.

Madame ROGER.

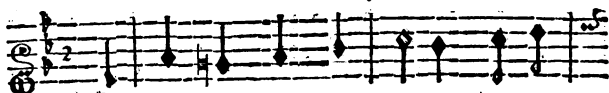
Embrassez Monsieur, petite fille.

M. ROGER.

Ma femme, voilà des gens qui dansent;
dançons avec eux.

FESTE DE VILLAGE.

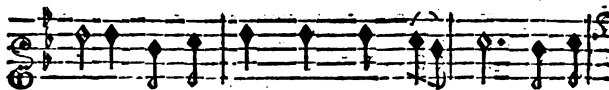
VAUDEVILLE.



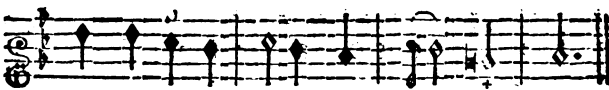
Hi-er j'ons fait la noce, Au Vil-
Si je-r'v'nons sans cà-rosse, C'est pour



lage de Pan-tin; J'avons du vin dans la
danfer en che-min.



tête, Et d'amour dans l'cœur tout plein. Il n'est



point de bonne fête, sans lea-de-main.

Cà , Madam' la Mariée ,
Embrassez donc vot' Mari.

LA MARIÉE.

N'faut pas qu' j'en sois priée ;
J'avons c'droit-là , Guieu merci ;
Rougit-on de ç'qu'est honnête ?
Tiens ; mais souviens-toi , Colin ,
Qu'il n'est pas de bonne fête
Sans lendemain.

✕

Les Epoux de la ville
N'ont souvent qu'un jour heureux ;
Pour nous j'en avois mille ,
Mille encor aussi joyeux ;
Cheux nous sans que rien l'arrête ;
L'amour va toujours son train.
Il n'est pas , &c.

✕

Mon gendre , allons , courage ;
Prends ta femme par la main ;
Quand j'étois à son âge
Je dançois soir & matin ;
Cà , cà , que rien ne t'arrête ;
Fais-lui voir mon cher Colin ;
Qu'il n'est point , &c.

✕

Quand par goût on s'engage ;
Hymen , que ton nœud nous plaist !
Mais si d'un mariage
Qui se fait par l'intérêt :
Avec grand faste on l'apprête ,
Ce n'est que bal & festin ;
Mais hélas ! après la fête ,
Quel lendemain !

✕

Goûtons le doux breuvage
Que la vigne nous produit ;
Amis , de son usage ,
L'humeur joyeuse est le fruit ;
Mais ne perdons point la tête ;

Et ménageons-nous , afin
D'avoir après bonne fête
Bon lendemain.

✕

Notre petit ménage
Est l'asyle du bonheur ;
Nous sentons l'avantage
D'avoir tous deux un bon cœur.
Roger en Epoux honnête
Fait honneur au lendemain :
Chez nous c'est tous les jours fête
Soir & matin.

✕

Les bon'gens de village
Font la nôce à peu de frais ,
A Paris c'est aut'chose ,
La moitié d' la dot y va.
Le premier jour de la nôce
L'Epoux saut' comme un cabri ;
Puis il se grate la tête
Le lendemain.

✕

Souvent sans affluence
On a vû languir nos jeux :
Messieurs , votre présence
Etoit l'objet de nos vœux.
Vous venez , c'est fort honnête ;
Mais venez jusqu'à la fin ;
Songez qu'il n'est point de fête
Sans lendemain.

F I N.

Vû l'approbation , permis de représenter & imprimer ,
à la charge d'enregistrement à la Chambre Syndicale ; ce
9 Mai 1760.

DE SARTINE.

*Le Privilège général de toutes les Œuvres de M. Favart
a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregistré le 16
Mai suivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires
& Imprimeurs de Paris , N^o. 521. fol. 356.*

